

GUILLAUME AEBI

Tant que veillent les étoiles



Guillaume Aebi

Tant que veillent les étoiles

© Guillaume Aebi, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1452-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« À tous maux il est deux remèdes : le temps et le silence. »

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*

« Chacun peut guérir s'il prend le temps d'attendre. »

John Steinbeck, *À l'est d'Éden*

PREMIÈRE PARTIE

I

Amin ouvrit les paupières et repoussa sa couverture. Tout en se frottant vigoureusement le visage, il bâilla. Il avait dormi bien plus que prévu, fatigué par son match de la veille. Amin s'étira de tout son long, encore allongé dans son lit. Son dos craqua, tandis que les muscles de ses jambes protestaient. Il râla. Au cours de la préparation physique, son entraîneur leur demandait énormément d'efforts, à lui et à ses coéquipiers. En conséquence, il avait toujours de douloureuses courbatures au début de sa saison de football, qui commençait vers septembre. Il s'empara de ses lunettes, posées sur sa table de nuit. Après les avoir mises sur son nez, il empoigna son téléphone, fit un petit tour de ses réseaux sociaux, puis se leva pour aller dans la salle de bains.

Revenant de la douche, il s'habilla, prépara ses affaires de cours et descendit dans la cuisine. Son père, à l'œuvre aux fourneaux, une poêle sur le feu, se retourna en l'entendant arriver.

— Bonjour ! lança-t-il.

— Bien dormi, fils ? demanda-t-il d'un ton joyeux.

— Salut, ouais, un peu trop. Et toi ?

— Bien, bien, répondit son père. J'ai fait des œufs brouillés, tu veux une tomate avec ?

— Ouais, je veux bien. Attends, je t'aide. J'en coupe deux, en dés ?

— Oui. Et ajoute du sel et du poivre. J'ai pas trop assaisonné les œufs.

Une fois le petit-déjeuner prêt, ils mirent la table, puis s'assirent sur les deux seules chaises de la salle à manger.

— Tu veux plus de café ? demanda son père.

— Mmm... Ouais, pourquoi pas, merci.

— Tu as quoi de prévu aujourd'hui ? Tu n'as pas cours ? Tu pars bosser ?

— Ouais, à la bibliothèque, répondit Amin.

Après un instant de réflexion, il se leva et lâcha, avant de remonter dans sa chambre :

— Wow, j’ai oublié mon ordi, je reviens.

En entrant à nouveau dans la cuisine, il rangea son ordinateur dans son sac à dos et se rassit. — Et toi ? Tu vas faire quoi aujourd’hui ? demanda-t-il à son père.

— Oh, je vais ranger un peu la maison et faire un peu de nettoyage avant midi. Après je vais rester tranquille, me reposer un moment avant d’aller courir.

— Ah, tu vas courir ?

— Oui, pourquoi ? Tu veux venir avec moi ?

— Non, j’ai assez couru hier, mais je me disais qu’avec ce soleil, on pourrait se faire un tennis en fin d’après-midi. J’ai des courbatures, mais faut profiter, répondit Amin, incitant son père à accepter.

— Bonne idée ! Mais tu as le temps ? Tu n’as pas trop à faire pour les cours ?

— Non ça va. Je dois réviser un peu mon cours sur Freud et commencer une dissertation.

— D’accord ! Vers quelle heure ? 17-18 heures ?

— Ça marche. Bah je t’envoie un SMS quand je pars de l’uni.

Quelques minutes plus tard, Amin enfila ses chaussures et mit son sac sur ses épaules. En se tournant vers la porte, son regard atterrit sur une photo de sa mère, posée dans un joli cadre argenté, sur la petite commode du vestibule. Amin avait perdu sa mère encore jeune. Il venait d’avoir 8 ans, quand une rupture d’anévrisme l’avait emportée. Depuis cet accident, son père l’avait élevé seul, démontrant énormément de courage, de ressources et de tendresse, afin de pourvoir aux besoins de son fils. Il était totalement dévoué à son enfant, lui consacrant toute son attention, tout son temps. Son père avait dû mettre de côté ses rêves et ses ambitions professionnelles au profit de l’éducation d’Amin. Ensemble, ils avaient connu des périodes compliquées. Financièrement, son père traversait quelques passages à vide. Les factures s’entassaient, les repas devenaient moins copieux, les loisirs étaient réduits à néant. Ils avaient d’un

commun accord décidé de déménager à Genève, au Grand-Saconnex, en partie pour réduire les frais – le coût de la vie sur la Côte étant plus élevé – mais surtout pour Amin, en prévision de ses études à l’université. Ils avaient affronté et surpassé ces difficultés. Ensemble. Amin avait mûri plus vite que la norme. La vie ne lui avait pas laissé le choix. Encore adolescent, il avait multiplié les petits boulots, payés à l’heure. Il avait tondu la pelouse des voisins, fait du baby-sitting, donné des cours de rattrapage à de jeunes écoliers. Toutes ces maigres entrées d’argent, réunies puis ajoutées au salaire de son père, avaient aidé à régler les retards et à rembourser les emprunts bancaires. Ils avaient développé une relation très complice, guidée par des valeurs profondes, telles que le respect, la confiance, l’acharnement au travail, l’amour et l’altruisme. Le décès de sa mère avait subitement mis fin à son enfance. Il gardait d’elle peu de souvenirs. Néanmoins, il conservait, en lui, une part d’elle, le plus bel héritage qu’elle pouvait lui laisser : ses racines jordaniennes. Amin n’avait encore jamais eu la chance de visiter le pays de sa mère, mais portait avec fierté cette appartenance arabe, jusque dans son prénom, témoin d’un vibrant amour pour son parent.

Amin prit ses clés, posées à côté du cadre de la photo qui scintillait sous les rayons du soleil, avant de saluer son père et de sortir. Il fixa son casque sur ses oreilles et lança sa musique. Pour rejoindre l’arrêt de bus le plus proche, il devait marcher une dizaine de minutes ; un moment qu’il passait toujours en musique, à écouter ses morceaux préférés.

Il quitta le petit chemin privé où se trouvait leur maison, longea les haies de thuyas qui délimitaient chaque propriété. Dans un sourd vrombissement, un voisin démarra sa voiture pour se rendre au travail. D’un geste de la main, Amin le salua. Au bout du chemin de gravier, il passa devant les boîtes aux lettres et bifurqua sur la rue principale. Ils s’étaient installés dans un quartier tranquille, essentiellement résidentiel. Ils se trouvaient néanmoins proches de toutes commodités, des centres commerciaux, de l’autoroute, des restaurants. La piste de l’aéroport n’était qu’à quelques centaines de mètres de là, et Amin avait dû rapidement s’adapter au bruit des avions. Les premières semaines, il s’était souvent fait réveiller la nuit par le souffle des moteurs.

Le bus arriva, surprenant Amin qui somnolait sur un banc couvert en l’attendant. Il jura silencieusement, se reprochant d’avoir écouté une musique

trop douce.« *J'aurais dû poireauter une bonne demi-heure si je l'avais raté* », râla-t-il pour lui-même. Il stoppa son iPod. La voix de Phil Collins sur *Another Day In Paradise* s'évanouit dans son casque, puis il monta dans le bus. Une fois assis, il ouvrit son sac, sortit son livre, s'installa confortablement et commença sa lecture. Le trajet jusqu'à la bibliothèque de l'université durait une trentaine de minutes. Lorsqu'il ne rencontrait aucun de ses amis, Amin profitait de cette période pour s'adonner à l'une de ses grandes passions. Il dévorait chaque mois plusieurs livres. Il se plaisait à découvrir les classiques français, comme Zola, Camus ou Balzac. Amin affectionnait aussi les best-sellers mondiaux, certains romans fantastiques et même des polars, de temps en temps.

Cette année, il avait particulièrement apprécié *Le Dernier Jour d'un condamné* de Victor Hugo. Les mots et le message précurseur, presque prophétique de Hugo, l'avaient touché. Le manifeste, très humaniste, avait résonné en lui.

Dans le bus, Amin se renfermait sur lui-même, se focalisant sur les lettres, sans prendre garde aux discussions des autres passagers ni à la ville qui défilait, quartier après quartier.

Alors qu'il terminait la première partie de *Globalia*, la voix robotique du bus annonça son arrêt. Il rangea donc le livre de Rufin, et s'apprêta à sortir.

Avant de se diriger vers la bibliothèque des Bastions, Amin comptait s'arrêter à sa boulangerie favorite. Genève grouillait de vie. Les étudiants défilaient. Certains pressaient le pas pour arriver à l'heure en cours. D'autres, dans une attitude plus décontractée, discutaient avec leurs camarades. Amin surprit la discussion d'un couple à propos du dernier épisode de *Game of Thrones*, sorti la veille. Il ralentit immédiatement le pas pour s'éloigner de ces *spoilers* sans vergogne. Il se réservait la soirée pour découvrir la suite des aventures de John Snow, après le tennis prévu avec son père. Jack passa devant un McDonald's, s'éloignant de la plaine de Plainpalais, désormais derrière lui. Il traversa les rails d'une ligne de tram, et fit la moue en sentant l'odeur âcre des freins. Juste après son passage, la clochette retentit et le tram démarra, quittant le quai, en direction de la gare.

À la boulangerie, Amin acheta un sandwich au poulet pour son repas, puis gravit les marches blanches des Bastions et s'engagea enfin dans le bâtiment

universitaire. Il choisit de se poser dans la section de sa faculté. La philosophie. Il salua d'un bref signe de main des camarades qu'il reconnut, puis commença la rédaction de sa dissertation.

*

Vers 16 heures, Amin avait achevé ses révisions du cours général sur le freudisme. Il avait également bien avancé sa dissertation. Auparavant, il s'était accordé une pause de deux heures. En sortant pour manger son sandwich sur un banc du parc verdoyant, il avait croisé Laura, une amie de séminaire, avec qui il s'entendait très bien. D'habitude, Amin n'était pas très doué avec les femmes. Sa timidité, développée dès son enfance, ne jouait pas en sa faveur. Mais il connaissait Laura depuis des années. Ils avaient obtenu leur diplôme de maturité ensemble. Avec elle, Amin ne ressentait pas de gêne. Au contraire, une fois cette étape dépassée, il se révélait sous un autre jour, il pouvait être lui-même. Laura appréciait sa compagnie. Elle louait depuis toujours son intelligence, son esprit critique et ses qualités humaines. Amin s'était souvent demandé s'il ne devait pas faire le premier pas, en espérant que leur relation évolue dans le bon sens.

Ils avaient pris un café ensemble, discuté un moment, puis s'étaient remis au travail. Comme convenu, Amin avait ensuite contacté son père, l'informant qu'il serait de retour vers 17 heures.

En sortant du bus, il reposa son casque sur son crâne. Sentant la fatigue embrumer son esprit, il se mit à écouter sa playlist hip-hop. Il comptait sur la puissance des basses et le flot rapide des rappeurs pour le tirer de sa torpeur. *Il faut que je me réveille... Je vais me faire détruire par papa sinon. Il faut gentiment que j'ouvre les stores*, pensa Amin.

Arrivé chez lui, il entra et referma la porte derrière lui. Son père finissait de préparer le sac de tennis.

— Ah, salut ! Ç'a été à la biblio ? demanda-t-il.

— Yes, j'ai bien avancé.

— Super ! J'ai pris ta raquette, les balles sont dedans aussi, l'informa son père.